



PHOTO NEW YORK STATE COMMERCE DEPARTMENT

La lumineuse ravine de Watkins Glen, N.Y. tombe avec fracas. La prière est beaucoup plus efficace ! Servez-vous-en pour hâter la béatification de Kateri !

Kateri Tekakwitha

Comment la voyait-on au XVIII^e siècle ?

LA RÉPUTATION DE KATERI TEKAKWITHA,¹ iroquoise, est trop recommandable dans ce nouveau monde pour passer sous silence ce modèle de vertu et de sainteté. On remarque que beaucoup de personnes ont ressenti des effets admirables de la pieuse confiance qu'elles ont eue en elle en différentes occasions. Quoiqu'il en soit, il y a vingt ans [1680] que l'on vit parmi les Iroquois une fille de vingt-cinq [vingt] ans, dans laquelle les meilleures qualités des Algonquins et des Iroquois étaient réunies. Elle était née d'une Algonquienne et d'un Iroquois. Sa mère avait été prise aux Trois-Rivières, il y a quarante ans, dans la grande déroute de cette nation. Elle fut conduite aux Iroquois qui lui donnèrent la vie et la marièrent. Elle avait été baptisée aux Trois-Rivières par les Pères Jésuites. Elle n'oublia jamais au milieu d'une nation infidèle les devoirs du christianisme. Tekakwitha, qu'elle eut dans la suite, a été sans doute la récompense de la vie chrétienne qu'elle avait toujours menée. Cette fille a vécu parmi les Iroquois dans une innocence qui ne se peut expliquer, jusqu'à l'âge de vingt-deux [vingt] ans. Elle eut la petite vérole dans sa tendre jeunesse qui la disgracia beaucoup. Elle conserva toujours avant son baptême une pudeur naturelle qui lui donnait de l'aversion pour les plaisirs des sens et même pour le mariage. Car elle ne voulut jamais se marier. Ce n'était pas pour être plus libre dans ses actions, mais pour se conduire uniquement par la Providence et pour vaquer plus librement aux exercices de piété.

On ne remarquait point en elle les vices auxquels sont sujettes les autres filles qui n'aiment que le libertinage. Elle ne donnait point dans toutes leurs visions et les songes qui occupent si fort leur imagination et dont ils [sic] font une divinité.

1. Les illustrations sont l'oeuvre de Mr. Georges Dickson de Caughnawaga.

Son plus grand défaut était de souffrir qu'on l'habillât trop proprement, ce qu'elle ne faisait que pour passer le temps ou pour complaire à ses parents, qui voulaient l'obliger à se marier. Quand ils la pressaient de se déterminer, elle se cachait derrière une caisse de blé d'Inde [maïs] ou elle s'enfuyait dans les champs.

Un mal qu'elle eut au pied qui l'obligea de demeurer dans la cabane, ne contribua pas peu à sa conversion. Le Père Jésuite qui était alors dans le village des Aniés, qu'on appelle Gandaouaqué, entra par hasard dans sa cabane. Il lui parla de la foi et l'exhorta de venir prier. Elle obéit. Sa dévotion fervente fit avancer son baptême qui fut solennel dans la chapelle de son village le jour de Pâques. Il s'en trouve plusieurs qui se contentent d'être baptisés seulement et ne font presque aucune fonction du christianisme. Ainsi c'était beaucoup à cette fille de le soutenir au milieu de tant de mauvais exemples. Mais ce qui était admirable est qu'elle résistait courageusement à toutes les tentations et à tous les efforts que l'on faisait pour l'empêcher de suivre les exemples des chrétiens les plus fervents. Un jour elle fut touchée de celui-ci.

Les ivrognes voulaient obliger une femme chrétienne à boire de l'eau-de-vie. Ils l'attirent adroitement dans la cabane et firent ce qu'ils purent pour lui en couler dans la bouche. Elle la leur cracha au nez par trois fois et en fit autant toutes les fois qu'ils la pressèrent d'en boire. L'exemple de cette bonne chrétienne confirma Tekakwitha dans ses bonnes résolutions. On remarqua en elle pendant deux ans une persévérance admirable au milieu de cette Babylone. Le Père Jésuite



La dévotion fervente de Kateri fit avancer son baptême...

Un capitaine d'Onneyout... procura à Tekakwitha une occasion pour se rendre à Montréal.



qui l'instruisait dans les mystères de notre religion, lui dit qu'elle ne vivrait jamais en repos dans son pays et qu'elle y serait toujours en danger de se perdre. Elle conçut qu'il avait raison. Il y avait déjà du temps qu'elle était résolue de venir demeurer à Montréal. Elle cherchait quelque occasion favorable pour y descendre sans que l'on en eût le moindre soupçon. C'était la coutume de ce temps-là parmi les Iroquois de se visiter au retour de la chasse. Les uns venaient à Montréal en passant et les autres allaient aux Anglais et passaient à Anié pour voir leurs parents et pour tâcher d'inspirer à quelqu'un de devenir chrétien. Cette visite annuelle réussissait assez et plusieurs quittaient Anié pour venir demeurer avec leurs parents au Sault-Saint-Louis, proche de Montréal.

Un capitaine d'Onneyout nouvellement baptisé, qui fut tué depuis à la guerre contre les Tsonnontouans, fit un voyage exprès en son pays pour y aller prêcher la foi. Il passa d'abord à Anié où après avoir prêché en pleine assemblée plus par son exemple que par ses paroles, il procura à Tekakwitha une occasion pour se rendre à Montréal. Quand elle arriva au Sault, elle prit la résolution d'y vivre en parfaite chrétienne.

Kateri eût voulu choisir un état dont elle n'avait qu'une idée confuse qui était celui des vierges... On ne lui parla que du mariage, afin de l'engager à rester au Sault. Elle embrassa d'abord l'une de ces propositions, qui était de se fixer dans ce lieu; mais elle ne pouvait se résoudre à se marier. Elle demeura dans cet état demandant à Dieu de lui inspirer ce qui lui serait



Kateri fit sa première communion le jour de Noël 1677.

le plus agréable. On dit que l'union étroite qu'elle avait avec une femme onneyoute servit beaucoup à lui faire embrasser l'état de perfection. Celle-ci était baptisée depuis longtemps; mais elle ne s'était convertie que depuis deux ans.

Le sujet de sa conversion fut un accident qui lui arriva à la chasse. D'une bande de douze chasseurs, parmi lesquels était son mari, il n'en revint que deux; les dix autres moururent de faim. . . Ce qui n'est pas ordinaire parmi les Iroquois, parce que, outre la chasse, ils ont encore le blé d'Inde [maïs], et viennent chercher des vivres quand la viande vient à leur manquer. Ceux dont je parle n'eurent pas cette précaution. Ils crurent qu'en montant le long du Sault dans la rivière des Outaouaks, ils y trouveraient des bêtes. Le contraire leur arriva. Ils avaient avec eux un vieillard mourant qu'il fallait porter. Il demanda lui-même qu'on le tuât. On ne voulut pas le faire sans prendre conseil. On demanda à l'Onneyoute, qui était baptisée, ce que disait la loi chrétienne là-dessus. Celle-ci appréhendant qu'on ne la tuât à son tour n'osa répondre. La crainte de la mort, les ivrogneries et la vie déréglée qu'elle avait menée pendant sept ans depuis son baptême, lui causèrent d'étranges peines d'esprit. Elle fit cependant des réflexions assez fortes pour comprendre qu'elle avait manqué de fidélité aux lumières et aux grâces de Dieu. Elle promit de mener une vie tout opposée, si elle pouvait se retirer de la cruelle conjoncture où elle se trouvait. Le vieillard mourut sur les entrefaites. . . Un enfant mourut quelque temps après. . . , et successivement plusieurs



Après la mort de Kateri, on lui attribua une foule de guérisons.

autres, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à un village d'Algonquins qui leur donnèrent des vivres pour se rendre chez eux. Ce désastre toucha vivement cette femme qui changea de vie. Elle a vécu dans la suite en bonne chrétienne, et a persévéré pendant vingt ans. Son mari mourut au retour de la chasse, accablé de misère.

Cette veuve et Tekakwitha vécurent deux ans ensemble dans des excès de pénitence qui sont connus de tout le Canada. Le Père Jésuite qui les conduisait, voyant qu'il était temps de parler, leur découvrit l'excellence de l'état de virginité et leur dit que Dieu nous avait faits maîtres de ces deux états, que c'était à nous de choisir. Tekakwitha embrassa celui-ci avec une telle ferveur qu'elle en fit voeu le jour de l'Annonciation et mourut vingt jours après [un an plus tard]. Plusieurs filles l'ont imitée dans la suite malgré les désordres que ces dernières guerres ont causés parmi ces nouveaux chrétiens.

Pendant que j'étais en Canada, plusieurs personnes malades des fièvres, avaient une grande confiance à Kateri Tekakwitha. Mais depuis deux ans que j'en suis sorti, j'ai appris que plusieurs malades avaient été guéris par son intercession, et l'on a connu manifestement qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans les grâces que l'on obtenait de Ciel en s'adressant à elle. . .

Claude Charles Le Roy, sieur de Bacqueville et de la Potherie, *Nouveau Voyage du Canada ou de Nouvelle-France et les guerres des Français avec les Anglais et les originaires du pays* (Paris, 1716).